

Présence à Verviers du 77th Evacuation Hospital

du 7 octobre 1944 au 3 janvier 1945

Rapport rédigé par André Jamar, 2nd Lieutenant de la Première Armée Américaine à l'époque.

La Première Armée Américaine avait continué son avance et lança une attaque le 2 octobre 1944 au nord d'Aix-la-Chapelle, pénétrant la Ligne Siegfried le 6 octobre. Le Colonel C.H. Beasley du quartier-général avait donné les instructions d'installer l'hôpital d'évacuation à Verviers, à l'Ecole Normale de l'Etat.

Plusieurs facteurs faisaient défaut pour son utilisation comme hôpital mais dans l'ensemble le bâtiment était relativement bien adapté. La plus importante difficulté qui allait surgir était le nombre très élevé de marches d'escalier à franchir pour monter et descendre les patients. Un unique élévateur desservait le bâtiment et n'était pas assez grand pour accueillir un brancard de telle sorte qu'il ne fut utilisé que pour le transport des approvisionnements et de très petites charges.

Lorsque les premiers convois arrivèrent dans la soirée du 7 octobre, l'unité de reconnaissance n'avait pas eu le temps de faire grand-chose, sinon d'installer une cuisine et de faire une évaluation du bâtiment. Comme il était tard dans la soirée, le personnel déchargea seulement les effets personnels et occupa des quartiers provisoires. Le lendemain, des tentes pour les soldats furent dressées dans la prairie en face de l'Ecole et l'aménagement commença. Le déchargement des nombreux camions présenta de grands problèmes car une seule rue étroite (rue des Wallons) qui se terminait en cul-de-sac permettait l'accès. La porte d'entrée était la seule qui autorise l'admission des caisses importantes, hautes et larges. L'équipement lourd dut être transporté en franchissant la volée des marches accédant à cette porte, puis à travers le hall pour être ensuite entre-

posé dans la cour centrale, après avoir descendu une autre volée d'escaliers. L'équipement fut arrangé en sections suivant les départements et cette tâche difficile prit deux jours entiers.

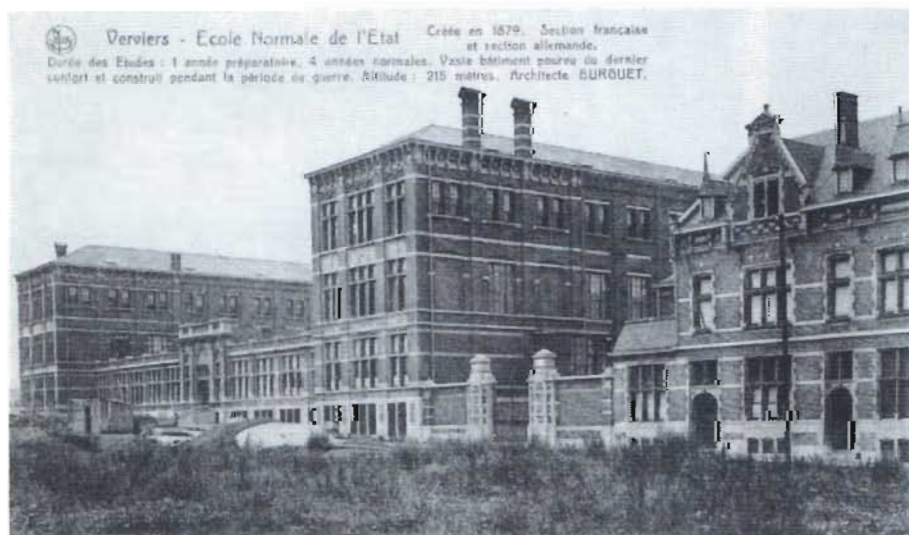
Beaucoup de saleté avait été accumulée un peu partout, les vitres étaient opaques et de nombreuses choses étaient en état déplorable(1). Il était évident que l'aide extérieure s'avérait nécessaire.

A cet effet, plusieurs civils furent engagés, le rédacteur de ces lignes servant d'interprète.

Les installations sanitaires laissaient beaucoup à désirer mais elles furent maintenues en état grâce à la présence permanente de plusieurs plombiers, dont certains étaient des civils engagés à temps plein.

Deux sources d'électricité étaient disponibles: le générateur de l'hôpital alimentait tous les points essentiels tels que les salles d'opération, la radiologie et l'éclairage des chambres. Le reste était alimenté par le secteur local auquel on ne pouvait guère se fier suite aux coupures de courant qui survenaient constamment.

L'hôpital devait être opérationnel le 12 octobre 1944. L'après-midi du 11 octobre, l'installation était quasi-terminée. Les hommes étaient dans leurs tentes, les infirmières au quatrième étage de l'hôpital et les officiers dans leurs quartiers. Tout le monde était occupé à des tâches diverses quand tout à coup des avions allemands mitraillèrent l'hôpital. Les deux premiers avions vinrent directement sur l'hôpital, le premier avec toutes ses mitrailleuses crachant le feu pendant tout le survol tandis que le second avion lança deux bombes de



La rue des Wallons en 1921, année où s'acheva la construction de l'Ecole.

A droite, nous apercevons la résidence du directeur.

(1) Au début de la guerre, les caves servaient de dortoir-refuge aux habitants du quartier et dès 1942 les allemands occupèrent la majeure partie de l'école.



L'aspect peu esthétique de grosse caserne, apparaît ici indéniable. Comme vous le verrez, l'austérité des aménagements intérieurs renforçait encore le «sérieux» du bâtiment. Document aimablement confié par M. Roland Wertz.



250 kg qui allumèrent la salle d'urologie. Les deux autres avions lancèrent quatre bombes qui n'atteignirent pas l'hôpital. Les quatre avions firent encore deux descentes tout en mitraillant puis s'en allèrent. A noter que d'énormes croix rouges étaient peintes en plusieurs endroits de la toiture de l'Ecole Normale.

Le personnel avait assez retenu de son entraînement que pour savoir se tenir loin des fenêtres. On n'eut donc à déplorer que très peu de blessés: ceux-ci d'ailleurs furent traités sur place dans les minutes qui suivirent l'attaque.

Mais les dégâts causés à l'hôpital furent tels que son ouverture fut retardée de deux jours. A minuit, le 13 octobre 1944 il était opérationnel.

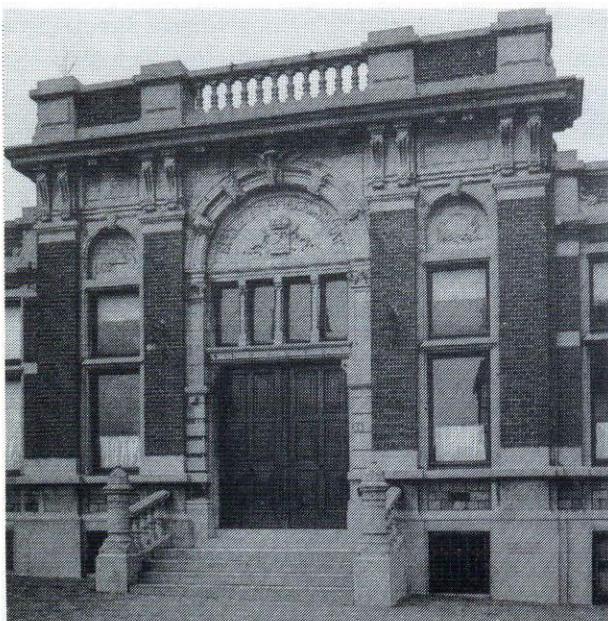
L'hôpital, à ce moment là, fonctionnait comme unité de transition. De la zone des combats, les

patients étaient envoyés au 77th Evacuation Hospital, soit directement soit par les autres hôpitaux de campagne de la First Army. Les patients étaient soignés jusqu'à ce qu'ils soient capables d'être transportés sans danger immédiat et pendant cette hospitalisation ils étaient examinés et/ou opérés, préparés pour le voyage en train vers l'arrière auprès des General Hospitals. Les trains sanitaires étaient chargés par le 77th Evac et le 9th Field Hospital. Chaque train avait une capacité de 300 patients, parfois, deux ou trois trains étaient chargés chaque jour vu l'abondance de blessés et la rapidité d'admission et d'évacuation. Ces trains partaient pour Paris et environs. Par contre, les blessés susceptibles de reprendre du service dans un bref délai étaient envoyés à Liège dans les General Hospitals et certains étaient même renvoyés au combat directement à partir du 77th Evac.Hospital.

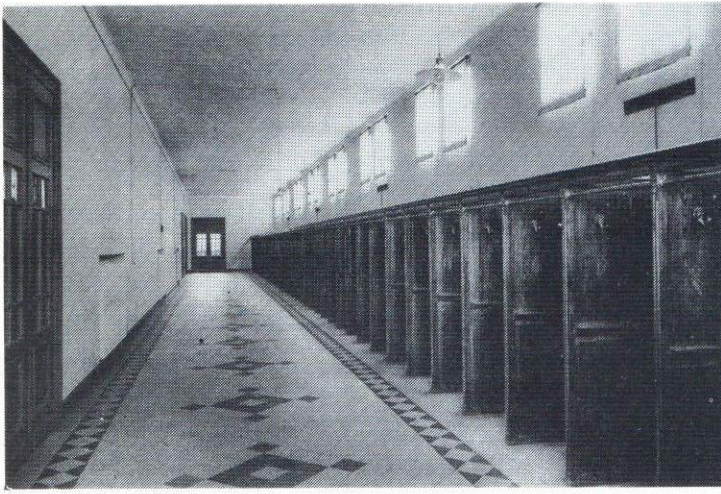
L'hôpital avait donc une mission de triage, de soins immédiats, d'opérations urgentes et d'évacuation. Chaque cas était examiné afin de déterminer l'endroit d'évacuation soit vers Paris, Londres ou «zone de l'intérieur» (= l'intérieur du pays).

Une des responsabilités du rapporteur était le dispatching des blessés à l'arrivée, prenant note du diagnostic des médecins qui en tout premier lieu, examinaient les blessés et déterminaient le service auquel ils devaient être immédiatement confiés: soit infirmerie, médecine, radiographie, chirurgie, etc..

Si nécessaire, l'évacuation de cas extrêmement graves était possible par avion (aérodrome au Laboru). Le 13 octobre 1944 les unités américaines pénétrèrent dans les faubourgs d'Aix-la-Chapelle qui tomba le 21 octobre 1944 après des barrages d'artillerie, des bombardements aériens et de nombreux combats de rue.



Bien que monumentale, la seule porte d'entrée importante compliquait la vie à cause des escaliers d'accès.



Dans l'aile gauche, cette longue pièce étroite qui s'étendait tout le long du bâtiment, vestiaire en temps normal, servit de section d'admission. Le long de celle-ci, vers la cour centrale se trouvait le gymnase converti en une salle de 100 lits pour les blessés les plus sérieusement atteints.

Le 22 octobre 44, les robots (V-1) commencèrent à passer au dessus de Verviers (certains y tombèrent d'ailleurs, voir photo en page 20)

A Verviers, le transport des blessés à l'intérieur de l'hôpital fut la tâche la plus rude et la plus difficile car les brancardiers, qui souvent travaillèrent douze heures d'affilée des jours durant, devaient constamment monter et descendre des escaliers, avec des blessés pour les mener de salles en salles, réparties sur plusieurs niveaux.

Le 2 novembre 1944 un acte de sabotage fut commis à l'hôpital. Le Centre des Transports était situé dans une petite allée à côté de l'hôpital où tous les véhicules de l'unité et plusieurs milliers de litres d'essence et de kérosène étaient entreposés. Dans la soirée; un petit feu fut découvert près d'un bidon d'essence ouvert. Un garde l'éteignit aussitôt, mais deux jours plus tard le même scénario se reprodui-

sait et pendant que le garde tentait d'éteindre ce début d'incendie, on lui tira dessus. Les saboteurs ne furent jamais identifiés. Des fils électriques furent sectionnés à plusieurs reprises et l'interrupteur de contrôle de sirène qui se trouvait à l'intérieur du bâtiment fut endommagé plusieurs fois, alors qu'il était en parfait état lors du tour d'inspection quotidien.

L'attaque vers Düren et Jülich par la First Army commença le 3 novembre. Quoique l'hôpital fut préparé pour 1.000 lits (en augmentant sa capacité initiale de 750 lits) cela fut bientôt inadéquat. Un handicap très important fut celui du "trench foot" (pied de tranchée) causé par l'immobilisation forcée dans des endroits humides, les pieds dans l'eau et la boue, l'impossibilité de changer de souliers et de chaussettes, provoquait des symptômes comparables à ceux produits à la suite de longues immersions dans l'eau. Les pieds s'enflaient, la peau était



Au rez-de-chaussée, sur le devant du bâtiment on installa les bureaux administratifs, le quartier-général dans la bibliothèque.

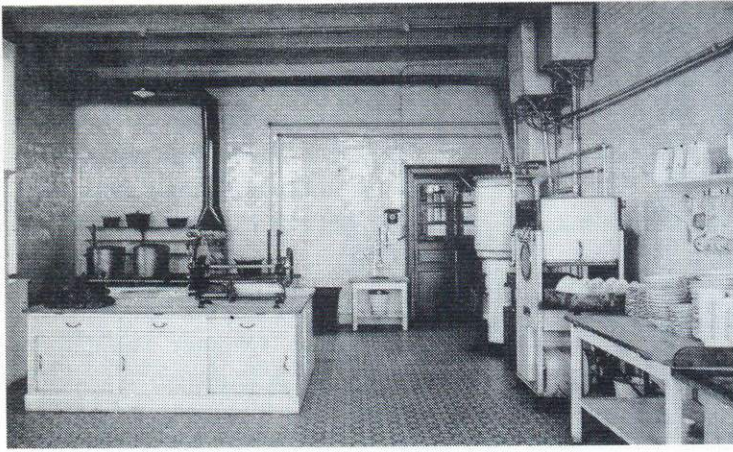


Les classes étaient de tailles différentes mais pouvaient convenir comme chambres de blessés. Au rez-de-chaussée, dans l'aile droite, elles accueillirent la radiologie, le centre de fournitures et le Q.G. de la chirurgie; près de celui-ci, se trouvait une petite classe qui convenait parfaitement comme salle d'opération. A l'arrière, il y avait plusieurs petites classes. La première de celles-ci fut destinée au service de plâtrage et comme chambre de travail pour la chirurgie. Les cinq autres classes furent converties en salles de blessés, quatre pour l'orthopédie, une pour la neurochirurgie.

ultra-sensible et le tout entraînait des douleurs intolérables, empêchant le patient de se déplacer. Le seul traitement possible consistait en trois remèdes seulement: le repos absolu, une chaleur très modérée et une propreté parfaite des pieds. Le nombre de ces patients dans l'incapacité de se déplacer, créa des problèmes supplémentaires à l'intendance, tant pour l'alimentation que pour les soins.

Le personnel de l'hôpital comportait 400 personnes, plus 100 brancardiers, attachés à une autre unité tandis que le nombre des blessés variait journalièrement entre 400 et 1.400. Ces difficultés s'ajoutaient au fait qu'il était pratiquement impossible d'estimer le nombre de repas qui devaient être servis chaque jour.

La capacité normale de l'hôpital était de 750 lits mais un jour, 1.451 blessés y furent admis.... Inutile



Une grande salle à manger et la cuisine dans l'aile droite, constituèrent le réfectoire des patients. Voici une vue de la cuisine, quelques années plus tôt.

de vous dire qu'indépendamment de la cuisine, les autres départements: blanchisserie, médicaments, pansements, etc... furent aussi débordés.

Le 16 décembre 1944, la bataille d'Ardenne ou bataille du Saillant (Battle of the Bulge) commença. Personne à l'hôpital ne savait exactement ce qui se passait sur ce front. C'est seulement deux jours après, lorsque des blessés arrivèrent et parlèrent de leur rencontre avec des parachutistes allemands, que l'on prit conscience de l'importance de l'événement qui se préparait.

La première phase de l'offensive prit fin le 22 décembre. Mais le 26 décembre, les allemands étaient à 25 km de Namur et en vue de la Meuse.

Pendant la Bataille d'Ardenne, l'hôpital travailla plus encore qu'en Normandie. La nuit du 17 décembre, il y eut plusieurs raids aériens sur Verviers qui cependant ne paraissait pas être la cible directe. L'afflux des blessés était constant à l'hôpital où les 8 tables d'opération et les 2 tables de fracture étaient en activité nuit et jour. Le rapporteur se souvient qu'il fut de service avec son équipe pendant 22 heures sans interruption. Le 18 décembre fut la répétition du jour précédent à tel point que l'on dut faire appel à du personnel hospitalier supplémentaire des General Hospitals. Le 19 décembre, les avions ennemis éclairèrent Verviers avec des fusées et commencèrent à bombarder les environs de l'hôpital qui heureusement ne fut pas touché. Mais il n'était pas question d'arrêter les opérations en cours car le raid survint alors que trois équipes opéraient précisément des cas difficiles.

Au cours de cette nuit, l'hôpital reçut un des rescapés du «massacre de Malmedy» qui apporta donc des précisions concernant cette dramatique affaire.

Le 20 décembre apportera plus de blessés encore et de nouveau l'hôpital fut atteint par une bombe. Un canon semblait le viser mais les autres bombes tombèrent dans un rayon de 300 mètres. Les dégâts

causés à l'édifice furent considérables mais heureusement peu d'équipement hospitalier fut détruit.

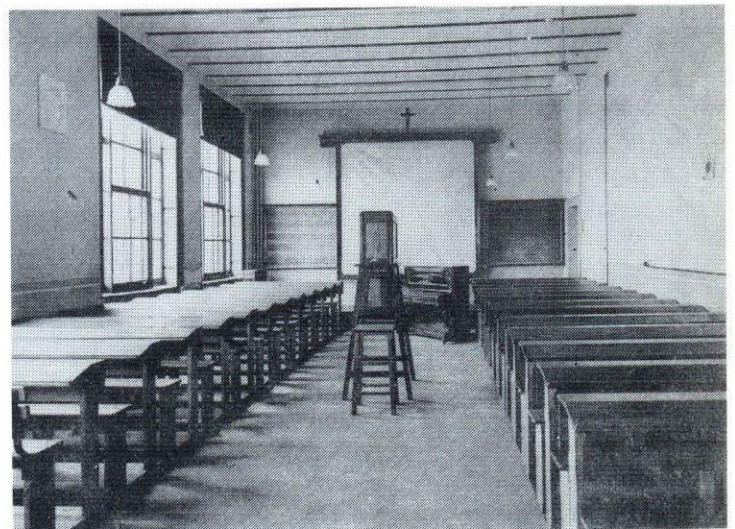
La tension à l'hôpital grandissait de plus en plus car la Convention de Genève n'était pas respectée, et l'on avait l'impression que le front se rapprochait.

Les 21, 22 et 23 décembre furent pratiquement les mêmes quant au nombre de blessés qui affluaient.

Enfin le 24 décembre, le soleil apparaissait et les forces alliées aériennes étaient prêtes pour cette bataille d'Ardenne. C'est à ce moment que l'hôpital reçut des blessés ennemis habillés en soldats américains. Ils avaient été parachutés derrière les lignes alliées et ce n'est qu'après plusieurs jours, que la Military Police parvint à les capturer. Ils étaient évidemment destinés au peloton d'exécution mais comme ils étaient blessés, il s'avéra nécessaire de soigner leurs blessures dans l'attente d'un jugement. Ils étaient particulièrement entraînés, portaient l'uniforme américain, disposaient de pièces d'identité et parlaient parfaitement l'anglais. Pour l'observateur moyen ils étaient des soldats américains comme les autres et seules des questions bien spécifiques permirent de les découvrir. Comme beaucoup d'espions avaient été largués aux environs de Verviers, les mesures de sécurité furent de plus en plus sévères et se retournèrent d'ailleurs contre un membre du personnel de l'hôpital qui fut arrêté en ville comme suspect à l'endroit où deux espions avaient été découverts la nuit précédente.

L'atmosphère dans la ville avait subitement changé, passant de la joie à l'angoisse.

Noël 1944 fut probablement le Noël le plus déprimant pour des milliers de soldats. Le personnel et les patients de l'hôpital ne firent pas exception. Ironiquement, le jour commença avec un épisode totalement à l'opposé de l'esprit de Noël, de



La vaste «salle de projection et de musique» qui se trouvait dans le coin arrière de l'aile droite, fut utilisée pour des interventions chirurgicales mineures et pour le service nez-gorge-oreilles.

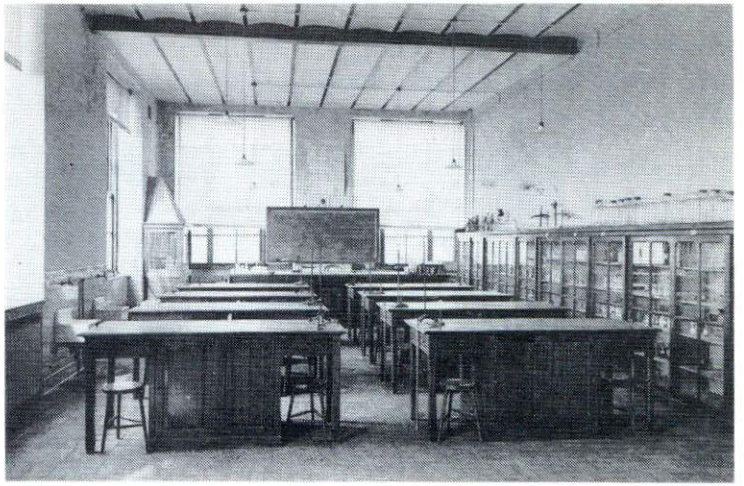
paix et de bonne volonté, lorsque l'hôpital fut attaqué pendant la messe de Minuit qui se déroulait dans la grande tente servant de salle de réunion. Le rapporteur était présent: tous les fidèles s'étaient jetés au sol tandis que le prêtre officiant poursuivait imperturbablement le service religieux. Heureusement il n'y eut aucun blessé. Les délégués de la Croix Rouge américaine firent de leur mieux pour apporter un peu de réconfort: chaque salle avait son petit arbre décoré de morceaux d'ouate et de papiers de couleur. Ces efforts furent très appréciés mais servirent surtout à aggraver le mal du pays. Le souper de Noël fut une réussite et un mérite tout particulier alla à l'équipe de cuisine qui avait préparé dindes, purée, carottes et petits gâteaux secs assortis de quelques fruits frais.

Plusieurs civils se réfugièrent à l'hôpital, dans les caves humides transformées en abri contre les nombreux raids aériens prévisibles. Les hommes du personnel devaient également s'y retrancher car les tentes ne constituaient certes pas un abri suffisant et malgré l'encombrement notoire, ils parvenaient à dormir, éreintés par les journées de travail; ils étaient à la limite de l'épuisement! Le 27 décembre, la tragédie vint plus près du 77th Evac. Le 9th Field Hospital était installé dans une école du centre de la Ville (Athénée). Ce jour-là un avion allemand lança une bombe de 250 kg directement sur le 9th Field Hospital. Heureusement, la majorité des blessés avaient été évacués mais 14 personnes (des patients) furent tuées et il y eut près de 50 blessés. Les morts et blessés furent immédiatement transportés au 77th Evac. Pendant des heures, le service d'urgence s'affaira pour prodiguer les traitements appropriés à chaque cas. Même pour des hommes qui avaient vu des centaines de blessés, le spectacle de cadavres décapités et amputés fut terrible, mais très rapidement les blessés furent soignés et ce ne fut plus qu'une longue série de brancards surmontés par les bouteilles de sang et de plasma qui défila pendant que le cours normal des activités reprenait.

Une seconde bombe, le même matin tomba près d'une ambulance qui évacuait des patients du 77th vers la gare. Les deux blessés qui étaient évacués pour des blessures mineures furent tués tandis que le chauffeur et son guide (le rapporteur) en sortirent miraculeusement indemnes.

Le 30 décembre, une des premières bonnes nouvelles se répandait: d'abord une rumeur puis des anecdotes de confirmation.

Les Alliés avaient repris l'initiative et la «Bulge» (hernie, renflement) commençait à se résorber. Les premiers rapports reçus indiquaient que les allemands étaient incapables d'amener des renforts, puis ensuite qu'ils ne faisaient nul effort pour amener des troupes fraîches et enfin qu'ils se retiraient



Le laboratoire de physique-chimie fut naturellement converti en pharmacie et laboratoire pendant les 79 jours où le 77th Evac fut opérationnel à Verviers.

de telle ou telle poche. Lorsque les troupes d'élite SS laissèrent la place aux troupes moins aguerries pour assurer une arrière-garde suicidaire, von Rundstedt admit que la Bataille de l'Ardenne s'était transformée en une victoire alliée. Mais ces bonnes nouvelles n'interrompaient pas le travail qui continuait à l'hôpital, nuit et jour, sous le bruit incessant et énervant des "buzz bombs" (V-1).

Les rumeurs qui indiquaient que le 77th Evac Hosp. se replierait à l'intérieur de la Belgique vers la frontière française étaient à la fois bienvenues et malvenues, suivant les points de vue.

Il était évident que le personnel avait travaillé à toute allure sous une pression incroyable pendant des jours et des jours: une période de repos était de rigueur. Deux autres hôpitaux américains s'installaient à Verviers et pourraient sans difficulté s'occuper des blessés, car d'autres unités médicales avaient été réparties de sorte que les blessés du secteur nord de la «Bulge» étaient envoyés dans d'autres hôpitaux. Le 46th Field Hospital allait devoir prendre place dans les bâtiments occupés par le 77th Evac. Hospital. Le 31 décembre, cette unité avait déjà commencé à prendre ses quartiers et à débarrer son matériel lorsque les ordres furent donnés pour le retour immédiat à leur première position. Entretemps, le 77th Evac. avait commencé à emballer et à prendre les dispositions de départ, lorsqu'un nouvel ordre parvint. Après la répétition de cette comédie par deux fois, l'ordre définitif parvint au 77th Evac de faire mouvement et de quitter les bâtiments de l'Ecole Normale verviétoise.

Le réveillon du nouvel-an se passa de diverses façons. La plus grande partie du personnel en profita pour récupérer le sommeil perdu au cours des jours précédents. Tôt le matin, un avion allemand lança trois bombes. La première tomba sur l'abri du garde à l'entrée des urgences mais heureusement le

caporal de garde ouvrait une grille d'entrée en ce moment et se trouvait en dehors de l'abri. Il n'y eut donc pas de blessé. On ne compta que des dégâts matériels.

Le jour de l'an se passa dans un calme relatif et des unités de reconnaissance furent envoyées afin de trouver un nouvel endroit d'installation de l'hôpital. Les deux premières unités ne trouvèrent rien tandis que la troisième y parvint quoiqu'ayant été attaquée à la mitrailleuse par l'ennemi juste en quittant l'hôpital et deux fois par la suite, sur la route. (malgré les croix rouges sur les véhicules!). Le 3 janvier 1945, des doutes subsistaient quant au mouvement de l'hôpital et ce jusqu'au départ de l'unité de reconnaissance. Le changement fut dès lors confirmé.

Le 4 janvier, le groupe le plus important quitta Verviers. Les infirmières voyagèrent en ambulance, quelques officiers partirent avec des camions tandis que le reste était chargé dans les camions de dix tonnes qui transportaient l'équipement lourd. Le froid et la neige rendirent le voyage très pénible (le rapporteur l'effectua en jeep). Le convoi dont l'allure fut fortement ralentie par l'état des routes, n'arriva à destination que tard dans la nuit.



Tout le long de la route, des unités faisaient mouvement vers le front, mais en ordre parfait ce qui contrastait avec le trafic du commencement de la bataille de l'Ardenne vers le front de laquelle de nombreuses unités faisaient route dans n'importe quel ordre et le plus rapidement possible. La pério-

de verviétoise se terminait donc le 4 janvier 1945 après avoir admis et soigné 20.925 blessés. La moyenne journalière de blessés fut de 265 par jour, pendant les 79 jours opérationnels à Verviers (le plus grand nombre d'admission fut 1.451 en une seule journée).

Ultérieurement, le 77th Evac. Hospital fut installé à München-Gladbach, dans un champ de 150 m de large sur 500 m de long. Cette fois, l'hôpital était entièrement opérationnel sous tentes et à partir de mars 1945 les blessés affluèrent en nombre grandissant. Une fois de plus, l'unité travailla jour et nuit, admettant une moyenne de 400 blessés par jour (y compris les prisonniers allemands, dont le rapporteur avait la responsabilité). Pendant les 16 jours de grande activité, 7.143 blessés furent admis. Lorsque le Rhin fut franchi, le nombre de blessés diminua considérablement pour le 77th Evac. Hosp. car d'autres hôpitaux de campagne et d'évacuation fonctionnaient aussi au maximum, mais le 77th Evac. resta tout à fait opérationnel avec cependant des heures de détente qui étaient les bienvenues après l'activité intense que nous venons d'évoquer.

Le 8 mai 1945 fut évidemment un jour de grande joie car le personnel espérait le retour au pays dans les quelques semaines qui suivraient. Le 77th Evac. Hosp. demeura en Allemagne jusqu'au 17 juin 1945 puis fit mouvement à Mailly-le-Camp (France) agissant comme General Hospital. Le rapporteur y demeura jusque fin septembre 1945 date à laquelle l'unité fut rapatriée aux Etats-Unis.

L'Ordre du Mérite fut accordé au 77th Evacuation Hospital par le Général Omar N. Bradley, pour sa conduite exceptionnelle et services rendus dans le théâtre européen des opérations. (Normandie, bataille de l'Ardenne, bataille du Rhin)

André JAMAR

Rédigé à Verviers le 30 décembre 1994

Merci à M. Camille REMY normalien durant ces années de guerre et qui nous a obligeamment confié la série des vues d'intérieur en cartes postales qui illustrent cet article.

En qualité de témoin direct, il a d'ailleurs écrit l'Histoire de l'Ecole normale pendant l'occupation, dans le Bulletin des Anciens Normaliens, (vers 1947 ou 48). Texte que nous nous proposons de republier, avec son accord.